

ORWELL ou LE POUVOIR DE LA VÉRITÉ
James CONANT – traduction et préface de Jean-Jacques Rosat
Agone, Marseille, 2012

Il arrive parfois que l'on se retrouve, au restaurant ou chez des amis, pris dans une conversation aussi musclée qu'inattendue, et on a alors le sentiment d'être tout à fait déplacé. On n'était pas venu pour ça ! Ce fut mon impression en entamant le livre de James CONANT. Je m'attendais à être doucement guidé dans la pensée d'ORWELL, pensée dont je trouve la fréquentation réconfortante et amicale. Un ami, c'est quelqu'un qui vous soutient dans les moments difficiles et qui partage les temps heureux.

Je me suis retrouvé brassé dans un conflit entre CONANT et un certain RORTY¹ (dont je n'avais jamais entendu parler auparavant) à propos de la lecture que fait ce dernier de *1984*, le roman d'ORWELL. Tout ça sur fond de guerre entre les Réalistes, les « mauvais » supposés être des adversaires pour les Ironistes rortiens. Il m'a fallu du temps pour comprendre que les Réalistes étaient des gens naïfs – rendez-vous compte, ils croient non seulement qu'un monde existe indépendamment d'eux mais qu'il est possible d'en avoir une connaissance objective ! Pour les ironistes, cela relève d'une imposture métaphysique, visiblement à rejeter. Le livre est donc centré par ce débat autour de la notion de réalité, objective OU pas ?

Même si je ne suis pas certain d'avoir bien tout compris, la lecture du livre m'a passionné. Au passage je ne me suis pas senti encouragé à lire *1984* dans sa traduction française², traduction qui semble entachée de suppression et de contre-sens dont au moins huit exemples précis nous sont donnés. J'ai demandé au traducteur de CONANT, *via* son éditeur, quand il nous offrira une version française plus fidèle. Si j'ai une réponse, je vous tiens au courant.

Un préjugé, tenace, couramment répété, est aussi mis en question : celui que *1984* (ne) parlerait (que) du stalinisme. Pour James CONANT, le livre parle fondamentalement *des conditions de possibilités du totalitarisme*, un mal qui menace toute communauté humaine. D'ailleurs le roman se situe en Angleterre et si chacun veut n'y reconnaître que l'URSS de l'après guerre, c'est sans doute pour mieux s'innocenter de ses propres dérives.

Le fond du débat porte sur les liens entre liberté ET vérité ET réalité, liens métaphoriquement travaillés dans le roman, et explicitement discutés dans l'ouvrage de CONANT. J'ai (re)trouvé là, à vif, les discussions si actuelles qui agitent plus ou moins souterrainement le peuple systémique : de savoir que nos points de vue sont nécessairement, irrémédiablement, subjectifs doit-il nous faire renoncer à l'idée d'objectivité, et même à celle de l'existence d'un Réel, pour reprendre la terminologie de LACAN ? Ce Réel, extérieur à nous, nos descriptions tentent de l'approcher, fondant ainsi la possibilité d'une vérité partagée et objectivée. RORTY, l'ironiste, donne semble-t-il comme critère de vérité l'entente d'un collectif qui ainsi, par son seul accord linguistique, construirait la réalité du monde.

Pour ORWELL, et CONANT, et je suis aussi de ce côté là, peu importe que nos points de vue soient nécessairement subjectifs.

Il existe en dehors de nos subjectivités une histoire et un monde qui échappent et résistent à nos représentations, et que nous n'approchons toujours que de manière partielle, et partielle, mais dont le compte-rendu qu'on en peut faire est cependant plus ou moins « vrai », c'est-à-dire vérifiable par des faits, des témoignages et des expériences. Même si nous n'étions que des « cerveaux en cuve »³, il faudrait faire l'hypothèse d'un savant fou qui nous ferait exister dans un monde d'illusions, une matrix trompeuse, mais ce savant-là serait nécessairement réel... ainsi que la matrix elle-même !

Pour Rorty, le passé n'existant plus, et le futur pas encore, ce ne sont que des dimensions subjectives, sans réalité propre. Pour ORWELL, là est justement

l'affirmation qui contient en germe la possibilité du totalitarisme ; il y a des faits historiques objectivables qui nous contraignent et départagent le vrai du faux. Si nous éliminons cette possibilité, il ne reste plus que le discours du présent pour fonder la vérité. On a alors, inextricablement mêlés le subjectif et l'objectif, et plus aucune possibilité d'interprétations, de controverses, de recherches, de dialogues... n'est alors possible, fondant par la même une pensée totalitaire. Quoique nous n'arrivions pas à saisir le monde et la totalité des faits, si nous voulons échapper au solipsisme d'un pouvoir dominant, il nous faut continuer à supposer un réel contrariant, une vérité historique accessible, une référence possible éclairée par nos subjectivités et qui viendra faire le tri entre vérités et mensonges. Ainsi, pour Orwell, « *le concept de vérité objective est celui de quelque chose qui existe en dehors de nous, quelque chose qui est à découvrir et non qu'on peut fabriquer selon les besoins du moment* ».

Le problème de la vérité ne se pose pas en tout en rien. S'il n'y a pas de Vérité absolue, il y a des vérités relativement plus ou moins exactes en fonction de facteurs qui leur échappent. Pouvons-nous vraiment faire l'économie, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse, qu'il y a un monde qui déborde les représentations que nous nous en faisons à partir de nos moyens de le percevoir et de l'explorer ? Et des moyens de vérifier la plus ou moins grande exactitude de nos affirmations ?

Douter de la « solidité » de nos constructions n'exclut nullement qu'elles se fassent à partir de quelque chose qui permet de les classer, vérifier, infirmer, questionner, et même hiérarchiser : *tout ne se vaut pas*. Sous prétexte que nos connaissances peuvent toujours être remises en question (mais par qui et par quoi : des faits ou des opinions ? des événements tangibles ou de pures affirmations ? des intérêts cachés ou des éléments communs vérifiables ?) faut-il renoncer à une exigence de vérification, de mise à l'épreuve ? Il ne suffit probablement pas qu'une majorité d'humains pense et croit que la terre est plate pour que cette dernière s'aplatisse devant⁴. Et un certain nombre de faits, d'expériences et de raisonnements peuvent en démontrer l'erreur, erreur qui est sans intérêt et sans importance pour celui qui laboure son champ, mais qui prend son sens lorsqu'il s'agit d'installer un réseau satellitaire. L'accord d'une communauté, contrairement à ce qu'avance RORTY, ne peut être le critère de la vérité. Le discours tente de la saisir, mais, extérieur au discours, le réel lui échappera toujours, au moins partiellement. Sa richesse déborde les descriptions qui peuvent en être faites. Mais ce n'est pas un argument pour discréditer toutes les tentatives de s'y confronter.

¹ Richard Rorty (1931-2007) est un philosophe américain qui récuse l'idée de vérité autre qu'en rapport avec des énoncés sur lesquels un ensemble de personnes se mettent d'accord. Pour lui donc, la vérité n'existe donc pas « dans le monde », mais est une création humaine. C'est, me semble-t-il, oublier que les humains sont « dans le monde » qui les crée et qu'ils créent. Rorty reste ainsi un philosophe du « ou...ou ».

² Première édition en 1950 chez Gallimard /Folio 2007 – la première édition anglaise est de 1949

³ Il s'agit d'une expérience de pensée imaginée par Hilary Putman en 1981, et reprise par exemple par Douglas Hofstadter dans « Gödel, Escher et Bach », (interEditions, 1985). Elle illustre une position septique radicale : comment un cerveau, dans une cuve, stimulé par un ordinateur, pourrait-il faire la différence entre ce qu'il perçoit et la réalité de sa situation ? D'une manière assez amusante, c'est exactement la position des croyants qui pensent que Dieu a tout créé de ce qu'ils perçoivent ! Sauf qu'ici Dieu c'est un savant, maître des ordinateurs. Mais, là encore, il faut faire l'hypothèse de quelque chose de réel en dehors de soi.

⁴ Même si, pour le héros des « dieux sont tombés sur la tête » de Jamie Uys, une falaise ennuagée suffit à le conforter dans l'idée qu'il a trouvé le bout du (de son) monde.